

TOUS LES JEUDIS
**FILM
COMPLET**

16 PAGES ★ 15 FRs

№ 262

14-6-51

11, RUE DES SAUSSAIES



ANNE VERNON

(Imprimé en France.)



AVIS A NOS LECTEURS

Pour recevoir une réponse, soit par le journal, soit directement, **IL EST INDISPENSABLE de joindre à votre lettre deux "bons-réponses" à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.**

Pour les réponses directes, donc plus rapides, joindre en outre un timbre de 15 francs en indiquant votre adresse.

Mes chers amis, bonjour ! Je constate, avec un plaisir aussi évident qu'absolu, que non seulement vos lettres se font de plus en plus nombreuses, mais encore qu'elles s'entourent maintenant de mille petits détails charmants qui n'existaient pas quand la rubrique en était encore à ses premiers balbutiements.

Et notamment les photos. Il est réconfortant de constater combien sont fréquents maintenant les envois de photos. Non seulement lecteurs et lectrices demandent des études physiognomiques, mais la plupart montrent franchement le désir qu'ils ont de voir publier leurs portraits.

Cela me fait réellement plaisir, ami le courrier. Car on peut y voir un facteur « psychologique » qui n'est pas négligeable. Pour beaucoup, le désir de se voir « en image » dans la rubrique ne répond-il pas à un autre désir ? Celui de se faire connaître non seulement du Cameraman, mais aussi de tous les autres lecteurs avec qui l'on correspond. Cela prouve que notre courrier groupe de plus en plus une grande famille. On est heureux d'y faire connaissance, de se découvrir un peu mieux. N'est-ce pas encourageant ?

Il faut reconnaître d'ailleurs que ces « découvertes » sont presque toujours heureuses. Du moins le sont-elles pour moi, donc je suppose qu'elles le sont aussi pour vous. Car vos effigies sont charmantes, et il est bien agréable de constater que tel ami ou telle amie que l'on ne connaissait que par ses écrits, ses opinions, ses élan « épistolaires », possède en outre un visage séduisant ou sympathique.

Continuons donc, amis lecteurs, à nous envoyer de temps à autre ces photos qui donnent à la rubrique une vitalité supplémentaire. A ce propos, je vous signale que je reçois encore trop de photos floues ou trop petites, qui ne peuvent pas être reproduites, et ne se prêtent même pas aux examens physiognomiques. Évitez donc de m'envoyer des photos en pied, et adressez-vous de préférence aux portraits. Ils n'ont pas besoin d'être d'un grand format. Une simple photo d'identité suffit généralement.

Et puisque nous en sommes au chapitre de la photographie, laissez-moi vous dire une chose : j'ai pu remarquer qu'à diverses reprises je trouvais dans mon courrier des photos qui m'étaient ou présentaient des défauts de leur exécution. Telle école aux lettres truffée de fautes d'orthographe m'envoyait un portrait de vamp aux savantes ondulations et au collier fastueux. Telle autre m'adressait de la campagne une photo de danseuse visiblement découpée dans un magazine, etc... L'autre jour, une lycéenne d'Oran m'envoyait tout bonnement la photo de... Veronica Lake, épatant sans doute que je m'y verrais que du feu.

Je vous le dis en toute franchise, chers amis, évitez de pareilles plaisanteries, elles ne sont

pas dignes de la rubrique. Nous éprouverons toujours une grande joie à découvrir vos visages... à condition que ce ne soit pas un poisson d'avril !

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

JIMMY. — « Nouveau lecteur de votre charmante rubrique, je voudrais avoir des renseignements sur Marta Toren, la splendide créature de Casbah dont je suis follement amoureux. Ci-joint ma photo pour examen et publication. »



Jimmy.

Réponse. — Voilà au moins une lettre brève, mon cher lecteur, merci ! Marta Toren est née à Stockholm, un 21 mai, il y a quelque vingt-cinq ans. Fille d'un « major » de l'armée suédoise, elle avait de réelles dispositions pour la danse et commença à suivre des cours à l'âge de... quatre ans ! Danseuse, elle suivit ensuite des cours d'art dramatique et l'emporta sur cent douze concurrents. Elle fit alors, en Suède, du théâtre et de la pantomime, mais bientôt Hollywood l'engagea. Les principaux films qu'elle y a tournés sont : *Illegal Entry*, *Rogue's Regiment* et *Casbah*. Elle vit en famille, avec un frère et une sœur, s'adonne à la natation, fait du cheval et lit beaucoup. Passons à votre photo, cher ami. Vous êtes un garçon très franc et très énergique. Beaucoup de volonté. De la bonne humeur, de l'entrain, de la décision. Peut-être êtes-vous un peu sceptique, car vous vous méfiez des femmes. Vous avez des « coups de colère », vite apaisés du reste, et vous avez, pour vos amis, le cœur sur la main. Écrivez encore, vous êtes sympathique. Bonne poignée de main.

TOUJOURS SOURIRE. — « Je fais irruption dans votre courrier pour D. S. Y. A. Ne vous découragez pas, notre C. A. a raison : à votre âge on ne doit pas désespérer. Vous désirez une camarade, voulez-vous de moi ? 1 m 70, mince, vingt-deux ans, maman d'un petit garçon de deux ans et demi bien poilisson. Je n'ai pas la fulgurante beauté de Liana et C^o, mais que m'importe, puisque telle que je suis mon mari m'aime. A tous : Mijouette manquera au courrier, et c'est avec peine que j'ai appris la triste nouvelle. J'aimais sa personnalité que l'on sentait si droite, j'aime le cinéma, mais n'y vais que rarement. Je ne suis, ni n'ai été amoureuse d'aucun acteur, mais cela ne m'empêche pas d'admirer profondément des artistes tels que P. Fresnay, Michel Simon, Françoise Rosay ou L. Bergman. J'aime surtout les films documentaires, scientifiques ou autres, dont le scénario n'abuse pas de gangsters, filles sadiques et autres énergumènes. Je préfère le genre La Vierge blanche, Maria Candelaria ou alors Odette ente s. 23. Un seul film « noir » m'a emballé : c'est *Le Troisième Homme*.

Réponse. — Merci de votre si intéressante lettre, chère amie. — Ce qui domine en vous, c'est une maturité d'esprit très remarquable pour votre jeune âge, et aussi une pureté morale évidente. Vous êtes

(Suite page 8.)

REUSSIR

Pour obtenir une situation lucrative ou améliorer votre emploi actuel, votre intérêt est de suivre les cours par correspondance de l'E. N. E. C. Vous réussirez grâce à des méthodes d'enseignement modernes et rationnelles appliquées par d'éminents professeurs. Demandez l'envoi gratuit de la brochure que vous désirez (précisez le numéro).

- Broch. 79.820 : Orthographe, Rédaction.
- Broch. 79.821 : Calcul, Mathématiques.
- Broch. 79.822 : Physique.
- Broch. 79.824 : Électricité.
- Broch. 79.825 : Radio.
- Broch. 79.826 : Mécanique.
- Broch. 79.827 : Automotomobile.
- Broch. 79.830 : Dessin industriel.
- Broch. 79.833 : Sténo-Dactylographie.
- Broch. 79.834 : Secrétariat.
- Broch. 79.835 : Comptabilité.
- Broch. 79.836 : Langues (Anglais).
- Broch. 79.837 : C. A. P.-B. P. commerce.
- Broch. 79.838 : Carrières commerciales.
- Broch. 79.841 : Cours de révision au Baccalauréat 1^{re} et 2^e années (2^e session).
- Broch. 79.842 : Cours de révision Brevet élémentaire et Brevet d'études 1^{er} cycle (2^e session).

**ÉCOLE NORMALE
D'ENSEIGNEMENT
PAR CORRESPONDANCE
14, faub. Poissonnière, Paris (10^e).**

POURQUOI NE RÉUSSIREZ-VOUS PAS ?

Demandez au Professeur ANDRIEU (Serv. F. C. 78), 8, r. des Salenques, TOULOUSE, une atteste détaillée des moyens de réussite (amour, affaire, etc.). Joignez date de naissance, enveloppe timbrée avec adresse, et 30 fr. en T.-P. pour frais. Prix de l'analyse : 150 francs. **MAIS N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT.** Paiement seulement après si satisfaction.



APPRENEZ A

DANSER

Seul, en quelques heures, dans en vogue et claquettes. Notice c. env. timb. RIVIERA-DANSES, F. C. 43, rue Pastorelli, Nice.

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE

Si vous êtes né entre 1889 et 1939, votre vie sera transformée en envoyant date et lieu de naissance, enveloppe timbrée : JUANA (Serv. 9) — B. P. 67-16. — Paris. C'est le bonheur. — 10 ans de succès.

DES ÉCONOMES faciles à réaliser

Si vous voulez vous abonner à notre revue ou nous commander des numéros du « Film Complet », un livre, ou un album édités par la Société Parisienne d'Édition, il vous suffit de nous adresser par chèque postal (et non par mandat mis sous enveloppe avec une lettre) la somme nécessaire en inscrivant lisiblement votre adresse dans la partie réservée à cet effet et en indiquant simplement au dos du chèque, dans la partie correspondance, à quoi il est destiné.

Ce chèque postal ne vous coûtera que 15 francs (jusqu'à un montant de 30 000 frs), alors que si vous prenez un mandat vous auriez à payer, pour une somme ne dépassant pas 200 francs, 20 francs pour le mandat, 15 francs pour l'envoi et en indiquant au dos de supplément pour le paiement à domicile des mandats-cartes ou lettres) sans compter le prix de votre papier à lettre et de l'enveloppe.

Faites-nous donc vos commandes par versement à notre compte chèque postal Paris 259-10.



11, RUE DES SAUSSAIES

Production Films VENDOME,
distribuée par COLUMBIA FILMS S. A.

Mise en scène de Ralph HABIB.

Scénario de Raymond CAILLAVA, d'après une idée de
R. ANTONINI.

Film raconté par J. FAGEL.

DISTRIBUTION :

Jeanne Masson.....	ANNE VERNON.
Leblanc.....	MAURICE REGAMEY.
Cortedani.....	AIMÉ CLARIOND.
Martial.....	RENÉ BLANCARD.
Brasier.....	MARC VALBEL.
Denys.....	ANDRÉ VALMY.
Roger.....	FRANÇOIS PATRICE.
Dédé.....	JEAN-MARC TENNBERG.
Raoul.....	RAYMOND RAYNAL.

CHAPITRE PREMIER

DÉCIDÉMENT, la bande Cortedani exagérait. Trois cambriolages de banques à main armée dans une même semaine! Et toujours l'auto filait sans être inquiétée... Il y avait aussi ces deux assassinats commis par d'insaisissables automobilistes, qui pouvaient être portés au compte de ce gang si bien organisé.

Les bandits opéraient avec le sang-froid de l'impunité sûre d'elle-même. Ce soir-là, ils ramenèrent au garage leur traction avant, et Dédé grommela :

— Ce sacré gosse a laissé la lumière... C'est malin! Dans un coin du garage, un jeune homme risqua la tête hors de la tranchée où il achevait de travailler à la

réparation d'une autre voiture. Les bandits ne l'avaient pas vu et s'en allaient en prenant grand soin de tout refermer derrière eux.

Le jeune homme écouta décroître leurs pas dans la rue. Puis il sortit de sa cachette, se dirigea vers la petite resserre où il avait vu Dédé ranger quelque chose. A tâtons, il en trouva la porte, l'ouvrit, et, à la lueur de sa lampe de poche, il aperçut un impressionnant arsenal : mitraillettes et revolvers.

En hâte, il referma le réduit et quitta le garage.

Il avait hâte d'aller faire part de sa découverte à sa sœur, qui faisait les beaux soirs du cabaret montmartrois *Amélie*. A cette heure, il était sûr de la trouver dans sa loge, avant son tour de chant.

Comme chaque soir, Jeanne se préparait à chanter les chansons de charme qui seyaient si bien à son pur visage de brune, régulier comme celui d'une madone de la Renaissance italienne. Les spectateurs n'étaient pas les seuls à apprécier ce piquant contraste d'un joli corps voluptueux, moulé dans une robe de soirée fort indécrite, et d'un masque dont la jeunesse rayonnait d'une sorte de candeur.

Brasier, le patron d'*Amélie*, eût volontiers fait des folies pour cette fille mystérieuse, si différente des autres chanteuses de boîtes de nuit, à laquelle on ne connaissait aucune liaison.

— Si tu voulais..., lui soupirait-il pour la millième fois, tandis qu'elle se maquillait d'un air résigné.

— Mais monsieur Brasier, je vous ai déjà dit que je n'étais pas libre! affirmait Jeanne qui avait trouvé ce mensonge pour expliquer ses refus sans courir le risque d'être congédiée.

— Drôle d'amoureux, qu'on ne voit jamais! bougonna Brasier.

— Puisqu'il est en Australie! Mais il va bientôt revenir, et je lui suis fidèle, déclara Jeanne en rougissant.

Abonnements :	France : un an	750 fr.	Six mois	375 fr.
	Etranger : un an	1.150 fr.	Six mois	575 fr.
	Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X ^e).			

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

Le jeune homme écouta décroître leurs pas.

Brasier n'insista pas. Il s'en alla jeter un coup d'œil dans la salle.

A peine était-il parti que le petit mécano entra à son tour. A sa vue, Jeanne fronça le sourcil ; elle gronda, sévère :

— Roger ! Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas te voir ici !

— Écoute-moi, Jeanne... c'est très sérieux..., dit le jeune homme.

— Je t'écouterai mieux chez nous, ce soir !

Brasier revenait, et Roger parut contrarié de le voir. Jeanne expliqua :

— Je grondais mon frère... Ce n'est pas sa place, ici !

Brasier s'était campé devant le jeune mécano et fixait sur lui un dur regard :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Il voulait sans doute de l'argent, dit Jeanne surprise par le mutisme obstiné de son frère.

— Oui... un peu...



Jeanne Masson faisait son tour de chant au cabaret.

— Mais tu en as ! coupa Brasier. Tu as été payé hier. — J'ai joué... et j'ai perdu..., bredouilla Roger. La sonnette appelait Jeanne sur scène. Elle disparut dans un frou-frou soyeux, et Roger, décontenancé, resta seul avec Brasier qui était aussi son patron. Celui-ci, soupçonneux, reprit son interrogatoire :

— Tu as fini ton boulot, au garage ?

— Oui, patron... presque. J'ai graissé votre voiture.

— La « Citron » est rentrée ?

— Oui..., articula le jeune homme avec effort.

— Ils t'ont vu ?

— Non. J'étais sous votre voiture...

— Donc, tu n'as rien vu... Cela vaut mieux pour toi. Compris ? coupa Brasier.

— Oh ! patron..., je ne suis pas bavard...

— C'est bon. Rentrons ensemble. Je t'emmène. Tu achèveras ton travail.

Brasier disparut un instant : juste le temps de donner deux coups de téléphone. Puis il partit en compagnie du mécano.

Deux de ses hommes l'attendaient devant le garage. Ils y pénétrèrent avec lui, tandis que Roger reprenait son travail interrompu. Quand il eut fini, Brasier voulut utiliser sa voiture fraîchement graissée.

— Ouvre la porte ! ordonna-t-il à Roger.

Les hommes avaient pris place dans l'auto ; Brasier s'installa au volant. Roger alla ouvrir toute grande la porte du garage. Avant qu'il ait eu le temps de se ranger de côté, Brasier lançait sa voiture sur lui, le renversait. Il expliqua à ses compagnons :

— Il s'apprêtait à affranchir sa frangine, ce soir. Il ne parlera plus à présent !

Le lendemain, on trouvait sur le ballast d'une voie de chemin de fer de banlieue le corps écrasé du pauvre petit Roger Masson, qui fut transporté à l'Institut médico-légal.

Jeanne sanglotait, se reprochait sa dureté de la veille. Brasier la consolait de son mieux :

— Sûrement, il y a une histoire de femme là-dessous. Il voulait de l'argent, tu te souviens ? Il a dû faire des bêtises et s'est suicidé.

— Mon pauvre petit Roger ! sanglotait Jeanne. Il était toute ma famille, puisque nous avons perdu nos parents.

— Tu devrais me suivre à Nice, demain. Tu chanterais au *Carioca*, ça te changerait les idées...

— Oh ! pas tout de suite. Un peu plus tard ! se déroba Jeanne.

Cependant, le laboratoire d'analyses de la Sûreté faisait des constatations qui ne coïncidaient pas avec la thèse du suicide :

— Les vêtements ont été traînés dans une poussière qui n'est pas du tout la même que celle prélevée sur le ballast... Le corps a pu être apporté là par des assassins qui veulent camoufler leur crime ! dit le chimiste.

Deux jours plus tard, au cours d'une nouvelle attaque, contre un camion qui apportait la paie d'une usine, le caissier et un enfant de six ans furent assassinés. Mais le caissier, avant de mourir, eut le temps de se servir de son revolver et blessa à la jambe l'un des bandits qui tentait de rejoindre la bande.

Arrêté, le gangster donna un faux nom et se cantonna dans un silence dédaigneux, sous prétexte qu'il « n'avait rien à dire aux vaches ».

L'inspecteur Denys ne décolérait pas. Les exploits quasi quotidiens de la bande Cortedani l'empêchaient de dormir. Vraiment, la police avait bonne mine, en face de ce gang tout puissant ! Il exhala son amertume devant son vieux collaborateur, l'inspecteur Martial, aussi plein de bonhomie que Denys était cassant :

— Oh ! je ne me fais pas autant de bile que vous ! plaisantait Martial en roulant une de ses éternelles cigarettes dans un petit appareil automatique qui lui servait aussi de blague à tabac. Dans deux mois, la retraite... le repos au soleil, dans ma petite maison...

— Et vous me laissez tout seul en face de ce bandit-fantôme de Cortedani ! grommela Denys.

— Vous devriez prendre Leblanc ; c'est moi qui l'ai formé ; il est jeune, dynamique. Il aime le risque. Et l'affaire le passionne !

Pierre Leblanc se désespérait de ne recueillir que des témoignages incertains ou nettement fantaisistes sur les exploits du gang. Lorsque Martial lui confia son intention de le faire travailler avec Denys, il fut enthousiaste.

A ce moment, le chimiste du laboratoire d'analyses entra :
— A ce moment, le chimiste du laboratoire d'analyses entra :
— Je viens de faire une découverte, sur la voiture que les bandits ont abandonnée après l'attaque du camion de paie : voyez ce bouton, coincé à l'angle du pare-choc... et ce morceau d'étoffe qui y adhère : exactement le tissu et l'un des boutons du costume de Roger Masson.

— L'écrasé de la voie ferrée aurait donc été assassiné par le gang ? sursauta Denys.

— C'est certain.

— Il a une sœur, qui chante chez *Amélie*. Il faut l'interroger ! décida Martial.

— Car ce Brasier avait plusieurs voitures, souligna Denys. Et où est-il, ton patron ?

— A Nice, où il dirige aussi le *Carioca*.

— Tu vas nous aider à le retrouver ! Car Brasier a assassiné ton frère, martela Denys.

— Assassiné ? répéta Jeanne comme assommée par cette révélation.

Martial s'approcha de la jeune fille, et posa la main sur son épaule, d'un geste qui voulait la réconforter :

— Mon petit, je comprends votre chagrin. Vous pouvez nous aider à venger votre frère en nous disant tout ce que vous savez !

— Mais je ne sais rien, je vous le jure ! sanglota-t-elle, éperdue.

Denys la congédia à regret. Leblanc, qui s'était tu jusque-là, s'exclama aussitôt :

— Je crois que cette gosse et son frère n'étaient pour rien dans toutes ces affaires. Mais, par elle, je vais essayer d'arriver jusqu'au mystérieux Cortedani... en entrant dans la bande ! Laissez-moi faire !

Et, sans tarder, il courut rejoindre Jeanne Masson à son domicile. Comme il s'y attendait, la jeune fille faisait ses bagages.

— Vous partez pour Nice ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas à vous rendre compte de mes actes ! s'emporta Jeanne. Je n'ai rien à faire avec la police ! Après l'accueil de ce matin surtout !

— Bah ! il ne faut pas nous en vouloir : nous entendons tant de mensonges que cela nous rend méfiants.

— De là à tutoyer les gens et à les menacer !...

Leblanc avait aperçu le portrait de Roger. Un regard franc, un sourire de gosse.

— Je viens en ami, vous proposer de le venger, dit le policier.

— Je suis assez grande pour faire ça moi-même ! gronda Jeanne qui avait réfléchi aux menus incidents de la soirée où elle avait refusé d'entendre Roger.

— Vous risquez de faire des bêtises. Et moi, j'ai d'autres gens à venger : des caissiers qui laissent des familles en deuil, et ce pauvre gosse de six ans. Ça sert à quelque chose, vous voyez, la police ! Mademoiselle Masson, travaillons ensemble : c'est plus sûr ! Moi aussi, j'ai envie d'aller à Nice...

Malgré sa répugnance à servir de collaboratrice à un policier, Jeanne dut s'incliner. Quelques heures plus tard, elle prenait le train en compagnie de Leblanc, qui lui fit, en route, repasser sa leçon :

— Dès à présent, nous nous tutoyons..., puisque nous nous connaissons très intimement depuis trois ans. Je sors de Fresnes.

Je totalise huit ans d'interdiction de séjour... J'ai retenu un petit appartement meublé, de deux pièces et une cuisine, qui sera notre petit nid.

Jeanne, exaspérée, bougonna :

— Je veux bien vous tutoyer et vous aider ; mais je vous en préviens, malgré la cohabitation forcée, la comédie n'ira pas plus loin.

— Dommage ! soupira comiquement Leblanc.

Il fit mine d'entourer d'un bras amoureux la taille de Jeanne, qui eut un mouvement de recul ; mais, déjà, le policier lui montrait le revolver qu'il venait de lui confisquer :

— Défense de jouer avec ça, Jeannette ! C'est un accessoire masculin.

Le même jour, à la tombée de la nuit, Brasier avait rendez-vous, en un point discret de la Corniche, avec le



Le gangster se cantonna dans un silence dédaigneux.

Jeanne fut immédiatement convoquée. Denys mena rondement l'interrogatoire, en présence de Martial et de Leblanc.

— Allons ! dis-nous tout de suite tout ce que tu sais du gang Cortedani !

La jeune fille ouvrit de grands yeux scandalisés et protesta de son ignorance. Denys insistait, rageur :

— Ton frère en faisait partie, tu le sais bien ! Et il a été liquidé par ses petits copains !

— Roger, un bandit ? Ce n'est pas vrai ! clama la jeune fille en éclatant en sanglots. Il travaillait pour gagner sa vie, comme moi.

— A quoi travaillait-il ? demanda Martial, plus doucement.

— Comme mécanicien, au garage de M. Brasier, mon patron, dont il entretenait les voitures.

— Ton frère faisait partie de la bande ?

« grand patron ». Cortedani, à bord de sa voiture, parlait à ses hommes massés dans la leur, à la manière d'un général à son état-major, sur un champ de bataille.

— Quelles nouvelles de Dédé ?

— Il paraît qu'il fait le fou, et cela lui a valu d'être enfermé à l'infirmerie de Fresnes. Un infirmier m'a envoyé de ses nouvelles. Il ne parlera pas, j'en réponds.

— Bien. Mais apportez plus de soin dans votre travail : trop de sang, ces temps derniers. Ne tirez que lorsque c'est absolument nécessaire. Bon courage, messieurs, et à bientôt !

Son autorité, ses manières de grand bourgeois, sa parfaite courtoisie éblouissaient ses collaborateurs, fiers d'être au service d'un tel chef.

CHAPITRE II

Brasier s'étonna de voir arriver si vite Jeanne Masson. Elle gémit :

— Je ne peux pas me faire à la disparition de mon petit Roger. Il me fallait changer de logis, d'habitudes. Il fait si beau, ici !

Le bandit était trop heureux de retrouver l'enchantresse pour s'en plaindre ! Il se fit plus tendre, plus pressant que jamais :

— Tu sais, je peux te faire une belle vie, ici quand tu voudras !

Elle battit pudiquement des paupières et leva sur Brasier son regard velouté :

— Oh ! il ne faut plus songer à ça. Je suis venue retrouver ici celui que j'attendais. Il est revenu.

— Ton Australien ? s'écria Brasier, soudain rembruni.

— Oui. Je vous le présenterai ce soir, si vous voulez, patron.

— A ton aise ! conclut-il, beau joueur, bien décidé à cacher l'antipathie que, d'avance, lui inspirait son heureux rival.

Et le même soir, tandis que Jeanne chantait, Leblanc, qui s'était présenté sous le seul prénom de « Pierrot », essayait de lier conversation avec Brasier, peu loquace. Il se plaignit, gouailleur, de ses récentes « villégiatures » :

— Des hôtels où l'on ne sert que des fayots... Pour tout vous dire, m'sieur Brasier, l'Australie, c'est du bidon... J'sors de Fresnes...

— Mais je ne vous demande

— Il ne faut plus songer à cela... Il est revenu !





Raoul fut chargé de filer Pierrot.

Martial descendre de son taxi et se diriger du côté des quais, où Pierrot flânait. Leblanc avait reconnu l'auto et ses passagers. Il fit mine de se fâcher contre son suiveur obstiné, l'affronta, lui cria de véhémentes injures et l'allongea sur le sol d'un crochet au menton qui, lui, n'était pas feint.

L'auto fit demi-tour et ses occupants vinrent rassurer Brasier.

— Il a drôlement sonné le poulet ! Ça, c'est un homme !

Dès le lendemain, Brasier décida de le mettre à l'épreuve.

— Alors, on le fait, le coup de la joaillerie ? dit-il brusquement. J'en ai repéré une, rue de Suède, qui vaut la peine.

— Allons-y ! acquiesça Pierrot.

L'attaque eut lieu en plein jour. Leblanc défonça la vitrine à l'aide d'un pavé ; pendant que Raoul tenait en respect le bijoutier et une élégante cliente, le policier raffa le contenu de la vitrine et sauta dans la voi-

ture, où Raoul le rejoignit ; l'opération n'avait duré que quelques secondes. Déjà, l'auto filait en quatrième vitesse. Des agents motocyclistes lui donnèrent la poursuite. Au moment où Raoul s'appretait à en descendre un, Leblanc lui arracha l'arme des mains et, visant les pneus, fit culbater la motocyclette et l'agent. Une manœuvre de l'homme qui tenait le volant « sema » le second agent.

Brasier attendait sa bande au *Carioca*. Il daigna féliciter Pierrot.

— Pas mal. Demain soir, nettoyage d'une banque... Ça te va ?

— Déjà un deuxième coup ? sursauta Pierrot.

— Si t'as besoin de repos, petite nature, faut le dire ! gouailla Brasier avec un mauvais rire.

— Non, non... Mais je croyais plus prudent d'espacer un peu...

— Pour la direction des opérations, c'est moi que ça regarde ! trancha Brasier, supérieur. Alors, à demain soir... après minuit, ici.

— D'accord...

Avant de regagner son domicile, Pierrot Leblanc téléphona à ses amis Denys et Martial pour les tenir au courant de son activité. Martial riait de bon cœur, en entendant le policier lui énumérer ses exploits.

Revenu chez lui, il s'étonna de ne pas y trouver Jeanne. En dehors de son travail, la jeune fille n'avait rien d'autre à faire que de flâner dans Nice. Elle portait en blanc le deuil de son frère. Et, jusque-là, le policier s'était arrangé de telle sorte que Brasier ne pouvait guère importuner Jeanne de sa passion grandissante.

Mais Brasier avait profité du moment où il savait Leblanc « occupé » pour inviter M^{lle} Masson à faire une petite promenade. Comme tous les hommes habitués à vivre dans le luxe fraté des boîtes de nuit, il comptait bien plus sur l'effet produit par ses magnifiques voitures et ses vêtements d'un goût un peu voyant que sur sa séduction personnelle pour conquérir les belles.

Jeanne, qui avait son plan, avait accepté. Elle laissa Brasier exhaler sa mauvaise humeur sans en manifester d'impatience.

— Moi qui te croyais une vraie jeune fille, je ne m'attendais pas à apprendre que nous étions du même milieu.

— Je vous avais dit que je n'étais pas libre, objecta-t-elle.

— Oui, mais je n'y croyais pas, à ton histoire d'Australien ! D'ailleurs, tu m'as menti : ton Pierrot était moins loin que ça.

pas de me raconter votre vie ! coupa Brasier méfiant. Ça ne m'intéresse pas.

— Bien sûr. Mais ce qui vous intéressera sûrement, c'est que votre copain Dédé-le-Fada m'a confié un message pour vous. Il n'a pas parlé, et ça lui a réussi de faire le dingue. Il compte sur vous pour décider le grand patron à le tirer de là. C'est tout.

Au nom de Dédé, Brasier avait eu un léger haut-le-corps. Il écrivit quelques mots sur un papier qu'il fit passer à un client accoudé au bar. L'homme disparut, pour obéir à l'ordre d'aller immédiatement perquisitionner à l'adresse de Pierrot. La présence d'une mitraillette et de deux revolvers, dans un tiroir de commode, était un indice suffisant ; l'émissaire de Brasier revint très vite au bar et, d'un clin d'œil, rassura le patron.

Dès lors, Brasier se montra sinon cordial, du moins détendu.

— Et maintenant, que comptez-vous faire ? dit-il à Pierrot.

— J'ai en vue un coup épatant dans une bijouterie que j'ai repérée. Faut bien vivre !

— Tout seul ? Tu ne préférerais pas travailler avec nous ?

— Ça, pour sûr, si vous m'embauchez ! s'exclama Pierrot avec un ostensible enthousiasme. A nous tous, on peut faire du bon boulot !

— Je te tiendrai au courant, promit Brasier.

Cette combinaison présentait, aux yeux du tenancier, le double avantage d'augmenter sa bande d'une personnalité qui avait l'air courageux et de permettre d'exercer sur Pierrot une surveillance jalouse, en attendant d'exposer au plus fort du danger cet amoureux trop favorisé par la chance.

D'abord, il importait de filer le nouveau venu, pour s'assurer de sa sincérité, et pour l'empêcher de réaliser de trop fructueuses opérations personnelles.

Denys et Martial étaient arrivés, eux aussi, à Nice. Ils devaient se tenir prêts à seconder Leblanc chaque fois qu'il aurait besoin d'eux. Pour commencer, Martial se prêta à la petite comédie d'une pseudo-filature, histoire de rassurer tout à fait la bande.

Ce stratagème réussit fort bien ; Raoul, chargé par Brasier de filer Pierrot, revint bientôt en déclarant :

— Pierrot est suivi par un flic que j'ai bien reconnu : c'est celui qui m'a piqué, il y a deux ans... Il l'a semé en sautant dans un taxi ; mais le poulet l'a suivi, en montant dans un autre taxi. J'ai entendu Pierrot demander à son chauffeur de le conduire vers le port.

Aussitôt, deux hommes de Brasier montèrent à bord d'une auto et filèrent vers le port à toute allure, pour secourir Pierrot en cas de besoin. Ils arrivèrent pour voir

droite, loyale et simple. Peut-être y aurait-il en vous un peu de « fatalisme » et de renoncement devant les luttes, mais ce n'est pas une mollesse. C'est plutôt par bonté d'âme et souriante philosophie. J'espère que malgré vos occupations, on vous verra encore souvent au courrier? Très sincère sympathie.

MICKIE me conseille de mettre un passe-montagne, parce qu'elle veut me tirer les oreilles qu'elle qualifie de « migonnes ». On voit qu'elle ne les connaît pas. Pour quoi? Ajoute-t-elle, lisez la suite : 1° Vous avez écrit en réponse que j'écrivais aussi bien en fille qu'en garçon. Moi j'ai aussi bien « aussi mal ». 2° Je vous ai demandé si vous aimiez la soupe aux navets, et vous n'avez pas daigné répondre. Pourquoi? Les problèmes culinaires sont aussi importants que les problèmes « féminins ». J'allais oublier de vous signaler que j'appartiens au sexe féminin. Je ne m'en glorifie pas, mais je ne m'en plains pas non plus.

Réponse. — Et voilà de la sagesse, mademoiselle Mickie. Car, en somme, vous faites la cuisine et ne sortez pas de la salle... Vous m'avez dit que vous franchissez les portes des premières et vous n'avez pas à vous raser tous les matins! Je réponds à vos deux reproches : 1° Vous êtes bien susceptible quand on vous fait un compliment! J'ai dit que vous écriviez « bien » et je maintiens! 2° J'aime la bonne cuisine, mais pas la soupe aux navets. C'est à force d'en avoir trop mangé dans les salles de cinéma. Votre écriture indique un esprit très précis et très sûr. Mais dans l'ironie, pas mal de volonté, de la lucidité, un cœur qui se livre rarement, mais qui alors fait des bêtises tant il est généreux. Vous voilà servie, Mickie. Envoyez-moi une autre soupe, que nous la dégustions ensemble...

LA BELLE TZIGANE. — « Quand je lis Le Petit Complet, il commence toujours par le courrier, j'habite un petit village de Haute-Loire, tout près de Saint-Étienne qui est dans la Loire, si vous connaissez votre géographie (merci de la leçon, mais je le savais, ce qui est assez étonnant : je me méfie toujours des gens qui savent trop bien leurs départements, je ne sais pas pourquoi). J'aime beaucoup le cinéma (ça, c'est pas banal). Artistes préférés : Giselle Pascal, Jean Marais, Jean Gabin, Jean Seberg, Dario Farioli, H. Vidal et L. Mariano (c'est curieux, j'ai déjà entendu ces noms-là quelque part...). Un mot pour Petite Arlésienne, comme vous, j'ai vu le Midy. J'ai aussi aimé votre lettre de mon enfance. Chaque fois que je peux y refaire une escapade, je n'y manque pas. Comme vous, j'aime le bal et le sport, je fais du basketball en gras » (sic, ça doit être un sport pour magistrats...).

Réponse. — Je vous ai blagué, petite Zigane, mais c'est là pour les nouvelles! Votre lettre est bien sympathique, mais vous ne parlez pas beaucoup de cinéma dans tout cela, hénon! Il va falloir que je sèvisse! Merci pour la photo, mais elle est minuscule! Comment voulez-vous que je la publie ou que je fasse même une étude? Je la garde en souvenir jusqu'à ce que vous la réclamiez. A bientôt, ma Belle Zigane, bonnes amitiés, et soyez heureuse dans votre « géographique » pays!

PETITE DOLLY. — « Si Petite Camerawoman a tu ma lettre, elle n'a certainement rien compris, car celle-ci est si longue que mes yeux aussi je suis restée sourde à la suite d'une méningite n'a pas été publiée. Puis-je avoir quelques renseignements sur Dolores del Rio? J'aime beaucoup le courrier qui m'arrive et m'intéresse énormément. Surtout Liana et C°, car je ne crois pas tout ce qu'elles racontent, je crois plutôt qu'elles veulent donner de l'animation au courrier. »

Réponse. — Je suis navré de ce quiproquo, chère Petite Dolly, mais cela peut arriver, car le courrier est si abondant que je réponds souvent à une seule lettre d'une courrieriste qui en a envoyé plusieurs et... ce n'est pas toujours à la première! Dolores del Rio est née à Durango, dans le Nouveau Mexique, à peu près de quarante ans. Très cultivée, elle fit ses études au Mexique, à Londres et à Paris, et voyagea beaucoup. C'est en 1927 qu'Edwin Carrive la lança dans *Resurrection*. Ce fut aussitôt le succès foudroyant, et Dolores tourna depuis une bonne cinquantaine de films. Depuis quelques années, elle s'intéresse beaucoup au cinéma mexicain, qu'elle a aidé dans son essor. C'est ainsi que sortirent : *Contra Condorito*, *Les Abominables*, etc., et tout récemment *La Malquerida*. Je vous envoie, en attendant votre prochaine lettre, mon souvenir le plus affectueux, et je pense à vous pour *Le Secret de la Madone*.

AIMER, C'EST BEAUCOUP RÉVER. — « Merci de votre réponse et de tous les renseignements. Je collectionne tout ce qui est cinéma, c'est ma seule distraction dans mon

petit village. Je préfère encore les films tristes aux films gaais, et je suis obligée d'emporter la mouchoir! (pourquoi? il n'y a pas de gouttières, dans vos cinémas?). Publiez-vous encore quelques films avec Guetary et Jean Dessailly? L'un me plaît pour sa robe, l'autre pour son physique. Est-ce que Philippe Lemaire est marié? J'ai dix-neuf ans, ne suis pas fiancée et je m'éveille quand il fait soleil. Je vous envoie ma photo pour examen, mais ne la publiez pas, je suis trop moche. »

Réponse. — Vous êtes une « fausse modeste », gentille Aimée (quel joli prénom!), car vous n'êtes pas « moche » du tout, bien au contraire! Malheureusement cette photo en pied est bien trop petite pour être publiée (il faut des portraits!) et l'examen lui-même est difficile. Je vous vois seulement très équilibrée, sentimentale, mais philosophe, sachant prendre la vie du bon côté et ne pas trop lui demander. Vous avez au plus haut degré l'esprit de famille, vous êtes douce, oratoire, et simple dans le bon sens du mot. Nous publierons certainement encore des films avec vous après préférés. Philippe Lemaire s'est marié en février 1950. Vous avez deviné mon âge. Écrivez encore, petite méridionale. Toute mon amitié.

L'YVANE DU BOUL'MICH (ça, c'est de la nitasse!). — « Pour commencer, je puis vous dire que vous êtes vraiment sympa, mais tout de même je voudrais, sans curiosité et si cela ne vous importe pas, savoir votre âge (un an de plus tous les 20 janvier, chère mademoiselle). Parisienne, j'ai dix-sept ans, 1m, 71, très azn, sans coups de pied — (pourquoi? ça ruet, les zaz?), yeux verts, je pratique le basket et le vélo. Artistes préférés : M. Morgan, M. Solovjev, Jean Auclair, J. Vidal; comme chanteur : Luis Mariano, j'aimerais savoir la profession de Michel Auclair, avant de faire du ciné, et la liste de ses films. J'aimerais qu'un correspondant ou une correspondante corresponde avec moi si possible (il y a toujours été dans les bus, qu'est-ce que vous devez prendre comme correspondances?). Chers amis et cher C. A., je vous embrasse affectueusement. »

Réponse. — Nous aussi, ma petite fille, nous aussi! J'aurais aimé pouvoir vous dire que Michel Auclair a été clerc de notaire, ouvrier de portière ou dompteur de cirque, mais je crois bien qu'en réalité il a abordé le cinéma peu après ses études et qu'il n'a pas fait grand chose avant : tant pis pour la légende! Voici ses films : *Les Malheurs de Sophie*, *La Belle et la Bête*, *Les Maudits*, *Eternel conflit*, *Manon*, *Le Paradis des Pilotes perdus*, *Marla Chapdelaine*, *Singalong*. Écrivez encore, petite « zaz », ce n'est pas que j'aime tellement ce genre, mais votre écriture me dit que vous n'êtes pas si folle que ça. Vous avez beaucoup de bon sens, une sentimentalité à fleur de peau de tendresse et d'enthousiasme, beaucoup de cœur, énormément d'enthousiasme, beaucoup de volonté, pas mal d'intelligence. Tout cela fait en somme une bonne moyenne. Je vous serre la main sur un air de *bon-bop*.

CATHY FUTURE ÉTOILE. — « Je désirerais savoir l'adresse d'un de vos (sic) studios de cinéma, car depuis mon enfance j'ai cette adresse en tête. J'ai eu talent pour la danse, j'espère, mon cher C. A., que vous ferez « tout » pour me satisfaire. Je désirerais aussi un correspondant de dix-huit à dix-neuf ans, brun, aimant le sport, la nage et les arts d'opérette. »

Réponse. — Je ne demande pas mieux, jeune fille, que de faire « tout » pour vous satisfaire, mais il m'occurrence je ne vois pas très bien ce en quoi je puis vous être utile. Vous donner des adresses de studios ne sert à rien. (Du reste, ils figurent dans tous les annuaires.) Car ce ne sont pas les studios qui engagent les artistes et font les films. Les studios de cinéma sont simplement loués aux producteurs, et les producteurs sont nombreux à Paris. Où avez-vous travaillé la danse et le théâtre? Avez-vous un bagage suffisant pour vous présenter dans une maison de production? Et le physique? Envoyez-moi une photo, si vous voulez que je puisse vous conseiller utilement. Mais de tout façon, je crains bien que, comme vous le dites très justement, ce soit une « folie » que vous avez en tête. Attention, Cathy, attention! Il y en a tellement comme vous, et qui se sont brisés les ailes! A bientôt.

LIANA BEAUTÉ DES ILES. — « Il y a un petit moment que je n'ai pas écrit et je me décide à le faire aujourd'hui. Je voudrais vous demander quels sont les acteurs qui tournent avec Charles Vanel dans *Le Pain des pauvres*. Pouvez-vous me donner des renseignements sur Lilian Ber? Dynamite Burma, je sais qu'il y a encore des hommes sincères, mais hélas! ils sont rares, et bien souvent ils n'ont pas le bonheur qu'ils méritent. Cher C. A., savez-vous que je suis plus que jamais décidée à devenir girl? Pouvez-vous me renseigner là-dessus? (J'ajoute que M^{lle} Liana me passe un « savon » parce que je n'ai pas répondu à ses questions.) »

Réponse. — Mille excuses, chère reine du courrier, l'obésité dont vous me parlez est-elle due à votre titre de championne de la correspondance? Dans ce cas je vais me sentir bourré de remords de n'avoir pas répondu, mais que voulez-vous, j'ai tant de travail! Les acteurs qui tournent dans

AM! CES

Jacqueline. — Décidément, mon pauvre Jacques, vous ne m'étonnez pas du tout avec votre prétendu talent de journaliste.

« Jacqueline. — Att! Att! ? et pourquoi, s'il vous plaît? »

« Jacqueline. — Parce que j'ai voulu, moi aussi, écrire un article sur un grand acteur. J'ai choisi celui qui, de toutes les vedettes du cinéma français, se laisse, sans doute, approcher le plus difficilement. Demandez-le à tous vos grands et célèbres confrères: Pierre Fresnay est avare de confidences. Jacques... Et alors? »

« Jacqueline. — Ah! il n'y a rien, mon cher, si j'avais, aujourd'hui, un article à écrire sur Pierre Fresnay, voici, à peu près, ce que je dirais : « Pierre Fresnay s'appelle, de son vrai nom, Pierre Laudenbach. Il est né à Paris, le 4 avril 1897. Son père, professeur au lycée Saint-Louis, était Alsacien. Son oncle, Claude Garry, était un acteur connu, et Pierre dut à son intervention de pouvoir suivre une vocation qui, très tôt, le poussa vers le théâtre. »

« Il débuta au Théâtre de Paris, qu'on appelait, alors, le Théâtre Réjane, dans « L'Agrette » et choisit, de soit-là, son premier pseudonyme : Pierre Vernet. »

« Il avait dix-neuf ans, en 1916, quand entra à la Comédie-Française. Il était, alors, élève du Conservatoire, mais la guerre facilita les progrès rapides. Il fut un merveilleux interprète de Marivaux et, à la même époque, tourna « Les Femmes d'Albi ». »

« France d'abord. »

« Il venait d'épouser Rachel Berend quand, en 1917, il fut mobilisé. Deux ans plus tard, démobilisé, il divorça. »

« En 1923, il épousa Berthe Boyv dont il devait divorcer en 1927, en même temps qu'il quitta la Comédie-Française. Son départ de la Maison de Molière fit, alors, beaucoup de bruit, car Fresnay avait donné son nom dans des sens précis : il démisionna pour protester contre l'ingérence des politiques dans la maison. »

« Le 6 décembre 1927, il débuta au boulevard, en créant une pièce de

Pierre Fresnay des des





Le Pain des pourceus sont : Charles Viane (Émile Resplaudin), Piero Lulli (Olivier), Eli Parvo (Sylvain), Falco Lulli (Romains Toncas), Lily Mugert (Gina), Bella Starage-Samati (Luiza), Lilian Berger, qui à environ vingt-huit ans, fait du cinéma depuis fort longtemps, car elle a commencé très jeune. Elle a déjà quinze films à son actif, sans compter les pièces de théâtre. Elle vient de tourner deux films en Italie et est une des vedettes d'Andalousie. Elle est célibataire, croit au grand amour, mais pour le moment reporte toute son affection sur son serin « Alfred », qui vole en liberté à travers son appartement. Je vous quitte, chère ami et honorable Majesté, avec tous les vœux que je vous dois. Je ne demande pas mieux que de vous « tuyaouter » sur le métier de girl, mais encore faudrait-il que j'aie votre adresse. Et cette photo, quand l'envoyez-vous ? Bien amicalement, Liana, et à bientôt !

YVONNE H., DE RENNES. — « C'est la première fois que je vous écris, j'ai dix-huit ans, aimant beaucoup le théâtre et le cinéma, de la Michodière. »

VEDETTES !

Sacha Guitry, intitulée « Un miracle ». Sacha Guitry était alors marié à Yvonne Printemps, et c'est de cette époque, déjà, que date un amour qui ne s'est pas démenti.

En 1929, Marcel Pagnol apporta à Fresnay la consécration de Marius ; plus tard, il devait jouer en anglais, sur des scènes de Londres et de New-York et tourner le film, tiré de « Marius », par Alexandre Korda. Cette création à l'écran marqua pour lui, une date importante, le public commença à le connaître, à l'aimer. Mais il devra, quand même, attendre 1937 pour trouver dans « La Grande Illusion » le rôle qui le mettra vraiment au premier plan de l'actualité cinématographique.

Quelques années plus tôt il avait épousé Yvonne Printemps qui dirige, aujourd'hui, avec lui, le théâtre de la Michodière.

Parmi ses films, les plus célèbres sont : « Le Puritain », « Trois vaises », « La Charette fantôme », « Le dernier des six », « L'Assassin habite au 21 », « Le Corbeau », « Monsieur Vincent », « Au Grand Balcon », « La Valse de Paris », et, enfin, « Dieu a besoin des hommes ».

» Tour à tour commissaire de police, bagnard, médecin, apôtre de la charité, meneur d'hommes, Pierre Fresnay apporte à chacune de ses compositions cette qualité qui fait le plus grand honneur au comédien et qui s'appelle « l'homme ». C'est sans doute cette honnêteté qui le pousse à condamner sa porte aux indiacrètes.

» On sait, tout de même de lui, qu'il habite Neuilly avec Yvonne Printemps, qu'il possède une voiture anglaise gagnée de lui, qu'il regarde, quand il est en le temps, la télévision et qu'il s'est installé dans sa maison une sorte de cellule monacale dans laquelle il aime, particulièrement, à méditer.

Jacques. — C'est tout ?

Jacqueline. — Je ne vois pas quoi vous dire d'autre...

Jacques. — Alors, je suis beau joueur. Vous m'avez battu, Jacqueline, vous êtes mieux documentée que moi !

et les régulièrement le Film Complet. Je n'ai eu qu'un seul personnellement sur les films, qu'ils soient français, américains ou espagnols, je trouve qu'il y en a de bons et de mauvais partout. Ci-joint ma photo, je serais si heureuse de la voir publiée dans le Film Complet. » Suivent des demandes de renseignements sur... sept vedettes !



Yvonne H...

Réponse. — Je voudrais vous faire plaisir, chère Yvonne, surtout que vous êtes une nouvelle, mais vraiment vous posez trop de questions ! Les renseignements sur Jean Marais, Pierre Fresnay, Ingrid Bergman et Gérard Philipe ont été donnés plus de cent fois ; relisez votre collection de Films Complètes, vous les trouverez. Gaby Morlay est née à Angers, le 1^{er} février 1895. Elle tourna son premier film à l'âge de dix-huit ans. Elle a tourné plus de cinquante films et joué autant de pièces de théâtre. Derniers films : « Le Vain perdu, Hyménée, Les Amants du port Saint-Jean, Trois garçons et une fille, Gigi, Orage d'été, Ève et le serpent, etc. Danièle Delorme, comme vous le savez sans doute, est la fille du peintre Girard, la femme de l'acteur Daniel Gelin et la maman du petit Xavier. Elle a tourné notamment : « La belle aventure, Félicie Nanteuil, Les petites du quel our fleurs, Gigi, Le cage aux filles, Minnie, l'ingénue libertine, Sans laisser d'adresse. En ce moment, elle joue Colombe au théâtre. Greer Garson, qui a trente-huit ans, est divorcée de l'acteur Richard Ney et remariée à l'industriel américain Joseph Fogelson. Elle a tourné une dizaine de films, dont l'un des derniers, La belle Imprudente, a eu en France un gros succès. Suivant votre demande, nous publions votre charmante photo. Vous ne me demandez pas d'examen physiognomique. Tant mieux, car la place nous manque. Que serait-ce j'avais répondu à toutes vos questions ! A bientôt, et mes bonnes amitiés.

SPERATA, BEAUTÉ INCONNUE comme par s'adresser à quelques correspondants : « Valse de Vienne, toute mon amitié vous est acquise, et je vous souhaite un prompt rétablissement. Le Gabier de misaine, je vous confierai à l'oreille que j'ai un faible pour le pompon ; j'aimerais correspondre avec vous ; amitiés. Belle des Nuits inégales (sans lune), princesse comme moi, un peu moins de vanité et de prétention. Vous je devais avoir une tête à caler les roues de corbillard (sic), vous verrez comme se défendent les petites courtisanes ! »

Réponse. — Vous m'apprenez, petite Sperata, des choses que j'ignorais, et jamais encore je n'ai eu l'occasion de voir une tête « à caler les roues de corbillard », on apprend à tout âge ! Non, nous ne publierons pas le film indiqué. Écrivez encore, et parlez plus peu de cinéma, nous qui êtes une fidèle, vous devriez le savoir ! Amitiés.

FUTURE BALLERINA ne néglige pas, elle, le cinéma dans sa correspondance ! Aussi lui ferai-je une place d'honneur : « Dites donc, Jeanrot, êtes-vous fide de Jean Marais pour prendre le nom d'intimité de ce bellâtre ? Et si vous défendez d'embrasser l'œil gauche de sa voisine, permettez-moi au moins à la Petite Curieuse, le charme de Tino vous aurait-il tourné la tête ? Vous auriez bien tort. Ne vous inquiétez pas pour la haine que porte à votre idole l'Italienne de Tunis, la haine est une des formes de l'amour, comme

dit Jean Cocteau. Moi je ne suis pas, mais je le déserte, ces jeunes premiers qui jouent comme des chiffes molles et qui ont cinquante ans ! (Bien sûr, notre petite Ballerina !) Diabolote ingénu, laissez donc à Miss Be-Bop sa fierté et sa partialité ! Elle est beaucoup plus sympathique que ces petites ingénues qui avouent sans honte qu'elles adorent une image. Pavot d'Orient, je réponds à votre question : tout au moins pour Agnès de rien, ou D. Delorme n'a beaucoup déçu. Paul Meurisse y fait une bonne composition, et, pourtant, il n'était pas serin par le scénario. Et j'ai vu un peu de votre avis pour Jeanne d'Arc, et trouve que L. Bergman y était froide et n'a pas vibré comme aurait pu le faire une Française, ce qui d'ailleurs est normale. Cher Yvonne, quels sont les metteurs en scène que vous préférez ? Moi : Clouzot, J. Audry et C. Jacques. Vous pouvez dire aux folloles de Philippe Lemaire qu'il est très agréable et me porte toutes mes affaires quand je suis avec lui. Danièle Godet a un caractère exécrable (sic). Amitiés à Liana et Be-Bop.

Réponse. — Vos lettres sont toujours intéressantes, petite amie Ballerina. Je regrette de n'avoir pas eu de place pour parler de vos qualités physiques, mais je ne veux cependant pas priver nos courtisanes d'apprendre ce que vous êtes. Marie Casarès, une coiffure à la Tchérina, un teint d'Hindoue, des ongles très longs et que vous choisissez du 34. Tout cela doit être bien charmant ; pourquoi n'envoyez-vous pas une photo ? Non rôle de C. A. impartial m'interdit de vous désigner mes metteurs en scène préférés. J'aime beaucoup Julien Duvivier et Léo Joannon, deux amis de longue date, et aussi René Clair, Carro, et bien d'autres ! Le film dont me parlez n'a pas dû paraître en France, je le regrette. Voici les films d'Odile Versois : Les dernières vacances, Fantômes contre Fantômes ; en Italie Orage d'été, Anselme est pressé, Francesca da Rimini ; en Angleterre, deux autres films ; enfin, de nouveau en France, Les Anciens de Saint-Loup, Mademoiselle Josette ma femme et Bel amour. A bientôt, amie, et bonnes arabesques, comme dirait Debussy.

COLOMBA envoie, pour deux actrices, des lettres qui ont été transmises, « Pirouette, écrit-elle, si vous voulez bien, je correspondrai avec vous, car, comme vous, j'aime la poésie. Les romans de Romain Rolland et Weber, les romans de cape et d'épée et la danse. J'aime beaucoup les films de music-hall et, avec un de mes frères, j'ai monté un spectacle à Paris, sous le nom d'Anselme (à quand l'exhibition à Paris ?). Never more, je veux bien correspondre avec vous. Belle des nuits inégales, est-ce vous, ou les nuits, qui sont inégales ? » Suivent quelques questions de cinéma, accompagnées de ce commentaire final et peu réjouissant : « Si votre réponse est négative (!), je suis capable de vous enfoncer un stylet entre les deux épaules. »

Réponse. — Je savais que la Colomba de Méricime n'était pas une personne commode, mais Colomba qui est inégale ! Si vous êtes une personne exigeant maintenant leur réponse à coups de stylet, où allons-nous ? Heureusement que j'habite Paris et vous Dakar, et qu'à une telle distance on peut tout au plus se battre à coups de... stylo ! Mais oui, vous pouvez écrire à Conchita Cintron, dont vous avez tant admiré les films. Mais je ne vous garantis pas une réponse rapide, car c'est une demoiselle qui voyage beaucoup. Nos lettres s'envoient généralement des films avec Françoise Arnoul et Philippe Lemaire. Jane Eyre est, en effet, épist. Mais vous le trouverez dans le n° 4 de « Romans Complètes (20 Francs) ». Écrivez encore, chère Colomba, et rengez bien vite votre vilain stylet : à votre âge, la meilleure arme est encore le sourire !

DIABLOTINE INGENUE nous fait un petit cours sur la joie. Jugez-en plutôt : « Je ne veux pas de mariage, mais pas parler franchement, j'avais la flamme, et je me prélassais égoïstement dans un fauteuil en lisant le célèbre courrier du Film Complet, tandis que vous, pauvre cher C. A., étiez submergé de travail, beaucoup de grosses lettres, et vous l'affluence des lettres. (Quand je vous dis qu'il y aura toujours de l'injustice dans notre pauvre monde !) Caravelle des Tropiques, ce serait une belle cacophonie de ballements, d'ennuis et de sermons à rasoir », mademoiselle, s'il n'y avait que des personnes raisonnables et posées dans le courrier, où le rire et la fantaisie doivent être les premiers à grimper, où les sermons ? Ne trouvez-vous pas qu'il y a assez d'occasions de réfléchir et d'avoir des soucis dans la vie pour que nous puissions nous trouver le luxe d'un délaissant amoureux et nécessaire ? Les « Rabat-joie », ne trouvez pas la fête ! Moi, je suis pour la rigolade (ça m'en a tout l'air !). Laissez votre cervelle s'envoler de temps en temps et riez de bon



— Il y en a un qui sera content de te revoir si tôt.

— Tu ne peux pas nous lâcher ainsi!

— Je n'osais pas vous dire la vérité : je ne savais pas que... vous faisiez le même boulot, vous et lui! Que pensez-vous de lui?

— Peuh! Un casse-cou, comme il y en a beaucoup dans le métier. C'est jeune, ça se croit malin. Mais il n'a pas l'étoffe d'un chef. Si tu voulais, je te ferais une autre vie. Je tiens à toi, tu sais, Jeanne. A en devenir fou! A croire que je te déteste, par moments, quand je pense que tu es à un autre, que tu te fiches de moi!

— Mais... je ne me suis jamais moqué de vous! protesta Jeanne, avec un sourire charmant et un regard caressant. Il ne faut jamais désespérer, voyez-vous.

Brasier la considéra, suffoqué de joie. Était-ce une promesse? Il murmura, enfiévré :

— Où puis-je te voir, ce soir? Chez toi? Pierrot n'y sera pas.

— Non. Ce n'est pas prudent.

— Alors... veux-tu chez moi?

— Oui... chuchota-t-elle, avec un frémissement de joie.

Ils étaient arrivés devant la maison de Jeanne. Ils se serrèrent la main, sur une nouvelle promesse de se rejoindre. De sa fenêtre, Pierrot les avait vus et s'étonna de les voir en si bons termes. Quand il voulut interroger M^{lle} Masson, elle ne fit aucune allusion à cette promenade avec Brasier. Que cachait-elle?

Dans la journée, une nouvelle inopportune parvint rue des Saussaies. Dédé-le-Fada avait si bien trompé la surveillance des infirmiers qu'il avait pu s'évader, à l'aide de draps noués.

Immédiatement, la Sûreté téléphona pour faire établir des barrages sur toutes les routes qui menaient à Nice. Ordre était donné de faire feu sur quiconque refuserait de s'arrêter, car le bandit serait certainement armé.

A Nice, les inspecteurs Denys et Martin furent personnellement alertés.

— C'est la catastrophe! grinçait Denys. Je le disais bien que Leblanc risquait gros en se faulant dans la bande à Cortedani!

— L'essentiel, c'est de le prévenir du danger que cette évasion lui fait courir, dit Martial. Je vais essayer de le joindre le plus tôt possible. De toute façon, même si Dédé possède une voiture de grande classe, il lui faut bien douze heures pour arriver jusqu'ici, à condition qu'il ne s'arrête nulle part, et qu'il ne se fasse pas pincer en cours de route.

Martial se mit en quête de son ami, sans parvenir à le trouver. La bande préparait le coup du soir et le réglait dans ses moindres détails. Pas moyen de dénicher Leblanc seul!

Le soir, jour de fermeture hebdomadaire du *Carioca*, Jeanne se fit très belle pour aller au rendez-vous de Brasier. Sur une robe du soir fort décolletée, elle arborait une cape de renards platinés, le seul luxe qu'elle se fût jamais offert sur ses émoluments de chanteuse.



Un feu étrange brillait dans ses yeux noirs. On eût dit qu'elle allait à une fête.

Martial, qui rôdait autour de la maison dans l'espoir d'apercevoir soit Leblanc, soit Jeanne, vit la jeune fille s'engouffrer dans un taxi qu'elle avait fait demander par téléphone.

Il héla une autre voiture et suivit Jeanne, à tout hasard. Par elle, peut-être pourrait-il enfin joindre Leblanc!

La première auto stoppa devant une magnifique propriété, dont la porte était entr'ouverte. Jeanne pénétra dans un parc dont le clair de lune lui permit d'apprécier les nobles proportions et le dessin d'un goût raffiné. Elle courait presque jusqu'au perron de la luxueuse villa.

Toutes les portes s'ouvraient devant elle. Elle vit enfin Brasier dans un salon-fumoir, de style rustique, inondé de lumière.

Le dur visage de rapace s'éclaira à la vue de la jeune fille. Brasier était très fier de faire les honneurs de sa somptueuse demeure à celle qu'il considérait déjà comme sa conquête. Jeanne examinait, curieuse, cet intérieur trop neuf, trop pareil aux expositions des décorateurs modernes ou à certains décors de films, d'une élégance impersonnelle. Le bandit observa, avec un détachement affecté :

— C'est gentil, ici, n'est-ce pas? Ce sera à toi quand tu voudras.

— Mais... je ne puis quitter Pierrot! soupira-t-elle.

— Ne t'en fais pas pour lui : je me charge de son avenir, ricana Brasier. Whisky-soda?

Il emplissait deux verres. Il se sentait heureux, léger, triomphant. Jeanne lui souriait vaguement. Comme il avait espéré cette minute!

Soudain, l'appel du téléphone tinta. Brasier courut répondre dans la pièce voisine. Jeanne écoutait. Elle entendait son hôte s'exclamer gaiement :

— Toi, Dédé! Ah! par exemple!

L'interlocuteur lointain expliquait rapidement son évasion et demandait comment joindre le plus tôt possible le « grand patron ». Jeanne entendit Brasier indiquer des noms d'hommes et de localités : les relais où l'évadé trouverait de l'essence et un gîte à l'occasion.

— Tu verras le patron demain matin! promit Brasier. En tout cas, il y en a un qui sera content de te revoir si tôt : c'est ton copain de Fresnes, Pierrot!

Au bout du fil, Dédé-le-Fada s'étonna :

— Quel copain? Je ne connais pas de Pierrot!

Brasier se tut. Il avait compris et demeurait comme assommé par cette révélation. Brusquement, il raccrocha le récepteur et vint rejoindre Jeanne. Il s'arrêta à quelques pas d'elle, la toisant d'un regard haineux. Peu à peu, il reconstituait la vérité, aveuglante. Jeanne fit effort pour sourire et paraître naturelle.

— Les affaires marchent bien, pour l'instant. Vos hommes doivent être contents.

— Oui... Et je les ai gâtés... Je leur ai adjoint, ce soir, un fic!

Et comme Jeanne écarquillait des yeux stupéfaits, il cria :

— Parfaitement, un fic! Ton Pierrot! Ah! vous m'avez bien eus, tous les deux, hein? Mais rassure-toi, ma petite, je ne suis pas aussi fou que tu l'espérais! Et je vais t'avoir comme j'ai eu ton frère... Car je n'aime pas les curieux, ni les poulets!

Il se jeta sur elle, les mains en avant, avec une terrifiante expression de vengeance.

Un coup de feu claqua.

Juste au moment où Martial, qui avait précautionneusement traversé le parc, arrivait au perron de la villa.

Un terrible silence pesait sur la maison où, tout à coup, la lumière s'était éteinte.

L'inspecteur pénétra chez Brasier, à tâtons. Il sortit sa torche électrique, et, en entrant dans le fumoir, vit le corps inerte de Brasier. Jeanne, malgré les objurgations répétées de Leblanc, avait tenu à venger elle-même Roger! Quand les femmes ont quelque chose dans la tête!...



— Martial est mort... et Leblanc ne sait rien!

« Cela va compliquer le travail de Leblanc », pensa Martial.

Il se hâta de quitter la villa, pressé de retrouver à tout prix son jeune collègue. Mais dans le parc une ombre masculine lui emboîta le pas. Deux détonations retentirent. Martial s'effondra.

A la même heure, Dédé essayait de forcer un barrage, comme il l'avait déjà fait à quelques kilomètres de là. Mais, cette fois, les gendarmes le poursuivirent, tirèrent dans les pneus de sa voiture. L'auto, qui franchissait un pont, dérapa, brisa le garde-fou et vint s'écraser dans la rivière. Dédé essaya vainement de s'échapper. Ses poursuivants le mitraillèrent; il retomba dans l'eau, sans connaissance...

CHAPITRE IV

Toute la bande était réunie chez Pierrot, attendant l'arrivée de Brasier, pour se mettre en route, quand Jeanne apparut, toute pâle, silencieuse. Il y avait dans son attitude quelque chose de tragique, qui les frappa tous.

— Elle en fait une tête, ta gosse! observa l'un des gangsters.

— C'est toujours comme ça quand je prépare un coup. Après, ça se tasse!

— Tu ferais mieux de ne pas l'affranchir, dans ces cas-là.

Raoul entra à son tour, quelques minutes après. D'une voix altérée, il annonça :

— Brasier est mort, les gars. Tué par un fic!

Jeanne n'avait pas bougé. Tous les hommes exprimèrent la même stupeur désolée. L'un d'eux crut devoir présenter des condoléances à Jeanne :

— Ça doit être un rude coup pour toi, qui étais si copine avec lui!

Pierrot alla machinalement à la commode; dans le tiroir, le revolver de Jeanne avait disparu. Il comprit alors... Cette tête de mule avait voulu jouer les Némésis!

— Il faut prévenir tout de suite Cortedani!

Les bandits se concertaient. Que faire? En signe de deuil, ils renoncèrent à l'attaque de la bande. Raouil conclut :

— J'ai vengé le chef. Le poulet, je l'ai eu!

Et il fit danser dans le creux de sa main l'étui à cigarettes de Martial que Leblanc, le cœur serré, reconnut.

— Il faut prévenir le « grand patron ». Allons tous demain chez lui, comme c'était convenu avec Brasier...

Puis ils s'en allèrent, laissant Pierrot perplexe et Jeanne anéantie.

— Pauvre Martial! murmura Leblanc. Juste le jour de sa retraite! Lui qui rêvait tant de se reposer dans sa petite maison... Jeanne, il faut que tu continues à nous aider; demain, je vais voir Cortedani...

— Non, non! Ne comptez plus sur moi! cria Jeanne, éclatant en sanglots. J'en ai assez! Roger est vengé, mon rôle est fini! Je ne suis pas faite pour vivre au milieu des gangsters ni des policiers.

— Jeanne! Martial est mort en essayant de te protéger, car j'ai tout deviné: c'est toi qui es allée chez Brasier pour le tuer! Maintenant, il faut que tu ailles prévenir Denys, dès l'ouverture des bureaux. Moi, je serai déjà en route pour faire la connaissance de leur fameux « grand patron ». J'ai encore besoin de toi! Tu ne peux pas nous lâcher ainsi!

Elle essaya ses yeux et promit enfin :

C'est bien. J'irai prévenir Denys.

Au petit matin, Pierrot rejoignit ses acolytes avec l'impatience que l'on devine. Au moment où il partait, Jeanne, mue par un irrésistible élan de sympathie et d'inquiétude, se jeta à son cou et l'embrassa « pour lui porter bonheur ». Il lui rendit son baiser avec une profonde émotion.

De son côté, M^{lle} Masson se rendit auprès de l'inspecteur Denys :

— Leblanc est en ce moment auprès de Cortedani, dit-elle.

— Il va sûrement y être abattu! gronda Denys, à bout de nerfs. Depuis hier soir, Martial le cherche pour l'avertir de l'évasion de Dédé, dont il a prétendu avoir été le camarade de cellule.

— Martial a été tué chez Brasier! Et Leblanc ne sait rien, dit Jeanne, la gorge contractée.

— Martial, mort! répéta Denys, accablé. Qui va pouvoir avertir Cortedani? Il faut le sauver!

— Comment faire? Je ne connais ni Cortedani, ni son adresse! Mais... Albert, du bar *Santa-Monica*... Oui, lui connaît l'adresse!

Denys réfléchissait, blême d'anxiété. Soudain, il crut avoir trouvé :

— Nous allons jouer le tout pour le tout! dit-il. Prenez cette carte d'identité d'inspecteur de la Sûreté, qui est celle de Leblanc. Vous irez trouver cet Albert et jouerez la comédie : vous prétendrez avoir découvert cette carte, vous crierez votre indignation d'avoir été berné par Pierrot. Albert avertira Cortedani par téléphone; nous allons brancher le numéro du bar sur la



— Que fais-tu, ici ?

table d'écoute et saurons ainsi l'adresse du bandit. Vite! Filez! Montez dans cette voiture : le chauffeur est un homme à nous.

— Mais Cortedani exécutera Leblanc.

— Il faut cette adresse! Nous ferons l'impossible pour sauver notre camarade! dit Denys.

Jeanne obéit. Elle emporta la carte révélatrice et courut au *Santa-Monica*, où elle trouva Albert en compagnie de sa compagne, une grosse femme veuve qui avait un faible pour les alcools britanniques.

— Nous sommes trahis! affirma Jeanne. Voyez ce que j'ai trouvé dans un vêtement de Pierrot!... C'est un fic!

— La carte est vraie, apprécia Albert après examen. Eh bien! ça, c'est fort! Jamais je n'aurais cru. Un garçon qui travaillait si bien!

— Il faut prévenir Cortedani, tout de suite!

— Bien sûr... approuva Albert.

— Dire que Jeanne a vécu trois ans avec un poulet

sans s'en douter ! C'est tout de même ahurissant !

— En tout cas, ça prouve qu'il est vraiment « for-
tiche », et qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Jeanne tendait l'appareil téléphonique à Albert :

— Vite, vite ! Le numéro de Cortedani !

Albert la repoussa d'un geste agacé :

— Tu ne crois pas que je suis assez idiot pour télé-
phoner une chose aussi grave au grand patron. Allons-y !
Et tout de suite !

Il entraîna Jeanne, et tous deux s'engouffrèrent dans
la voiture qui attendait la jeune fille devant la
porte.

Albert guidait le chauffeur et le faisait accélérer.

Là-bas, dans une villa d'un goût impeccable, perdue
au milieu d'une véritable forêt, les gangsters attendaient
l'arrivée du « grand patron ». Leblanc admirait le décor,
qui révélait un véritable artiste : de vieux meubles pro-
vençaux trouvaient leur place exacte dans les pièces
fraîches, aux murs clairs. Un pupitre ancien portait
encore une partition de Mozart ; des fleurs s'épanouis-
saient dans des vases précieux ; des livres aux reliures
admirables brillaient, de tout l'éclat sourd de leurs
vieux ors, sur les rayons d'une bibliothèque... Le « grand
patron » était décidément un autre monsieur que
Brasier !

Soudain, un pas régulier retentit dans le jardin. Un
homme parut sur le seuil, et tous les gangsters se levèrent,
comme extasiés. Leblanc examina le nouveau venu :
grand, très élégant, le visage intelligent. Cinquante-cinq
ans, peut-être. Quel démon pervers avait poussé cet
homme distingué à devenir chef de bande ?

L'un des gangsters présenta Pierrot, « le nouveau ».

— Mes compliments ! sourit Cortedani en lui tendant
une main fine et soignée. Vos débuts sont prometteurs.
Voici la part qui vous revient sur votre première opé-
ration... Prenez !

Et comme Leblanc demeurait stupéfait devant l'im-
portance de la liasse de billets offerte, Cortedani insista,
très grand seigneur :

— Imaginez que je vous rachète ce fonds de bijou-
terie...

À ce moment, Albert apparut, tenant par la main
Jeanne, très pâle.

— Que fais-tu ici ? se fâcha Pierrot.

Albert tendit à Cortedani la carte au nom de Leblanc :

— Chef, nous avons été trahis par ce flic qui s'est
glissé parmi nous !

Leblanc était devenu livide. Pourquoi Jeanne l'avait-
elle vendu ? Elle fixait sur lui un regard désespéré ; il se
souvint d'avoir remis à Denys sa carte. Donc, Denys seul
pouvait l'avoir confiée à Jeanne.

— Il le fallait, murmura-t-elle.

— Moi, un flic ? Mais c'est insensé ! protesta Leblanc.
C'est un tour qu'on me joue. Cette carte est un faux !
Vous m'avez tous vu à l'œuvre !

— Ça, c'est vrai... Un flic ne saurait pas descendre
une vitrine comme lui ! Et même qu'il a abattu un
« cyclard » qui nous poursuivait !

Cortedani faisait peser un regard insistant sur le
jeune homme, tout en jouant nonchalamment avec sa
carte.

— Possible... J'examinerai ceci tout à loisir. Mais en
attendant, vous admettez que je prenne certaines pré-
cautions. Ligotez cet homme ! ordonna-t-il aux gang-
sters.

Leblanc ne l'entendait pas ainsi. Il repoussa bruta-
lement ceux qui l'approchaient, puis il s'empara des
chaises, du pupitre, et les meubles valèrent. Raoul,
survenant par derrière, assomma le policier avec une
bouteille de whisky. Sur un signe de Cortedani, il le
porta dans une chambre voisine.

— Faut le liquider tout de suite ! déclara Raoul.

— Non !... hurla Jeanne.

Cortedani se méprit sur la véhémence de ce cri :
— Si vous préférez vous en charger, mademoiselle,
pour vous venger de celui qui vous a si bien jouée, je
serais heureux de vous accorder ce plaisir !

Il lui tendit un revolver dont elle s'empara. Puis

Jeanne, déconcertée, entra dans la pièce.





— Je rêve d'un voyage de noces. Et vous ?

Sur un signe de Cortedani, le tueur et un autre bandit pénétrèrent dans la chambre. Presque aussitôt, deux coups de feu claquèrent.

Puis Cortedani et ses hommes, pétrifiés de stupeur, virent surgir Leblanc, gouailleux, un revolver dans chaque main. Il braqua ses armes sur la bande, déconcentrée :

— Haut les mains ! cria-t-il.

Tous s'exécutèrent. Mais Cortedani s'esquiva de côté, s'empara d'un revolver. Jeanne le vit et cria :

— Pierrot ! Attention !...

Mais elle vit s'écrouler le bandit, tandis qu'une détonation imprévue révélait l'arrivée d'un renfort inespéré... Denys venait d'entrer : le chauffeur l'avait alerté par téléphone pour lui donner l'adresse de Cortedani.

— C'est ce qui s'appelle arriver à point ! dit Leblanc en riant, tandis que son supérieur lui étreignait les mains. Joli coup de filet, pour mon début !

— Me pardonnerez-vous d'avoir combiné cette comédie qui vous a mis en si fâcheuse posture ? demanda Denys, penaud.

— Oui ! c'est vous qui avez eu la mirifique idée de la dénonciation ! Jeanne m'a raconté cela au lieu de me tuer, tout à l'heure... N'empêche que j'ai bien failli y passer.

Jeanne, à bout de nerfs, sanglotait dans un coin. Leblanc vint la prendre dans ses bras, tendrement :

— Nous avons besoin d'un peu de repos, après toutes ces émotions ! opina-t-il. Je rêve d'un voyage de noces. Et vous ?

Pour toute réponse, elle se blottit dans les bras de celui dont elle n'imaginait pas que rien, à présent, pût jamais la séparer...

FIN

Raoul ouvrit devant elle la porte de la chambre, qui se referma aussitôt.

Un long moment s'écoula, silencieux. Puis Jeanne reparut, chancelante.

— Je ne pourrai jamais, dit-elle en tendant l'arme à Raoul.

ARIANE peut votre bonheur et votre réussite. 79, bd Montparnasse - 1 à 5, sauf samedi. Posez 5 questions - Date naissance - 100 fr.



GRANDIR
RAPIDEMENT et tout âge, allonger buste ou JAMBES SEULES jusqu'à 10 cm. avec méth. scient. ou APPAREIL AMÉRICAIN GARANTI, succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement. DISCRÉTION, contre 2 timbres OLYMPIC, 19, Bd V.-Hugo, NICE, Ser. 263



295 FR.

GARANTIE DOREE à FOR FIN
ENVOI C REMBOURSE. 95 fr.
CATALOGUE 30 FR. TIMBRES

AREOR, 15, rue Folie-Méricourt, PARIS, Serv. P. C. 95

CHAQUE JEUDI

L'ÉPATANT

le moins cher des illustrés publiés
7 HISTOIRES PASSIONNANTES

- BIBI FRICOTIN
- LES PIEDS NICKELÉS
- TETAR-ZAN

En vente partout : 10 frs

COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 9.)

couer avec nous ! Vous, courtisanes qui aimez la joie, la gaieté, la fantasia et l'humour, raillez-vous à mon panache multicolore, et vous saurez bien imposer notre belle humeur aux plus grincoux. En route donc, la Môme Trompette, Micky-Sport enfant terrible, Joly Moqueuse, La Pirate, Le Duc des Bas-Fonds, Myrto, La Tigresse blanche, Autant en emporte l'amour, Jean de Nivelles, etc. Je vous compte déjà parmi mes amis. Ajez tout !

Réponse. — Non, vous n'avez pas tort, car on ne refuse jamais son amitié à ceux ou celles qui sèment la joie. Vous menez une croisière en faveur de l'optimisme, et je vous approuve : c'est lutter pour une bonne cause. Seulement, dans votre prochaine lettre, n'oubliez pas de revenir un peu au cinéma, et tout ira bien ! Un joyeux bonjour à l'ambassadeur de la rigolade ! Et qu'on se torde les côtes en cadence, tout en se dilant la rate et en se fendant la pipe; sinon, gare !

MARIE-CAROLINE s'appelle en réalité Nicole, mais elle écrit : « Puisqu'il me faut prendre un « pseudo » (quand donc les lectrices sauront-elles écrire « pseudo » comme tout le monde !), j'ai choisi « Marie-Caroline » parce que mes parents m'appellent souvent ainsi, sachant que cela me met en colère. Le Môme journal est épatant. Je trouve, comme beaucoup de lecteurs, qu'il ne paraît pas assez souvent, mais je pense que ce serait votre vœux mortel. Je parie que, même la nuit, vous rêvez de lettres, de morceaux de lettres ! »

Marie-Caroline.

Réponse. — Si j'en rêve, ma pauvre Marie-Caroline ! (Pourquoi diable avoir pris pour pseudo un nom qui vous met en colère ?) Ah ! ne m'en parlez pas ! Dites plutôt que ça devient un cauchemar, que depuis que je suis fidèle au poste (et télégraphes) je prends tout au pied de la lettre, j'intervient l'ordre des facteurs, et je deviens complètement timbré, c'est vous dire ! Maintenant, une question indiscrète : est-ce bien votre photo qui est publiée ci-dessus ? Car figurez-vous qu'en décachant mon courrier j'ai trouvé sur la table une lettre m'annonçant une photo (la vôtre), et, dix minutes après, j'ai ramassé sur mon tapis une photo sans lettre. J'ai fait un rapprochement entre ces deux trouvailles, et j'espère, pour vous, que c'est bien de votre photo qu'il s'agit ! Je vous en veux (à moins que ce ne soit une autre !) une fille très bonne, un peu indolente, manquant de volonté et ayant tendance à vivre un peu trop secrètement et à l'extérioriser ni chagrins, ni joies. Cette nature un peu renfermée a d'ailleurs développé votre vie intérieure en vous donnant un caractère réfléchi, beaucoup d'observation et de finesse, et une certaine culture (malgré le « pseudo »). Vous êtes malgré tout assez gaie, très timide et très fidèle en amitié. André Claveau a trente-six ans, et André Dassary trente-huit. Oui, Claveau adore les animaux et en a une quantité chez lui. Bonnes amitiés, Nicole, et écrivez-moi bien vite si, par hasard, la photo en question n'était pas la vôtre. Tout peut arriver !

CHEF RENARD AGILE. — « Moi écrire pour la première fois ; moi toute rubrique beaucoup amusante et Cameraman très drôle. Moi toujours hâter écrire, mais enfin décidé avant que vous partiez pour chasses éternelles. (Il n'est pas gai, le sauvage !) Moi espère vous accepter moi dans le courrier ; excusez-moi si pas bien écrite, mais moi pas longtemps habiter beau pays France. Moi appartenir tribu Comanche, moi avoir dix-huit printemps et être grand (1m,79). Moi répondre à Liana, bonnet des îles ; Chère Liana, quand moi voir ton nom dans rubrique, moi pas

pouvoir empêcher penser quelque vilaine geonon, car moi aime pas femmes vantardes. Cameraman, moi t'envoie un grand salut. »

Réponse. — Et bibi répondre pareillement au salut, car moi aime frères Comanches (de chemise) et moi si gentil que jamais jeter les Comanches après la cognée. Mais toi, petit frère, pas gentil pour Cameraman, car toi poser des questions « à la gomme » (ça, c'est du français), et demander des renseignements sur acteurs étrangers de troisième ordre pas connus du tout en France. Toi prie de repasser prochaine lune avec questions plus normales. T'offrirai en échange calumet de la paix en bois des îles, garanti peu-rouge, avec tour Eiffel gravée dessus. Moi dire au revoir à toi, bien fatigué que les grands chefs du courrier obligent moi à faire l'andouille à mon âge en parlant petit nègre. Sans rancune, Renard agile.

TROIS CROISSANTS à pris pour pseudo les armes de Lunévillie, « Je suis un de vos lecteurs, puisque je possède tous les Films Complètes depuis 1938. J'aime tous les beaux films, et en particulier ceux tournés en extérieurs. Artistes préférés : Olivia de Havilland, Renée Saint-Cyr, Gregory Peck et Bernard Blier. Pourriez-vous me donner des nouvelles de Zarah Leander ! Est-ce vrai qu'elle a fait de l'espionnage contre l'Allemagne et qu'elle tourne maintenant en U. R. S. S. ? J'ai un peu plus de vingt ans, blond, sportif (foot, tennis, cyclotourisme), aime le cinéma, le théâtre, la lecture et la nature, dans laquelle j'aime me promener seul et rêver. Je déteste le bruit et l'agitation des grandes villes. Cœur solide et fier, voulez-vous m'accepter comme correspondant ? Nos goûts sont identiques, et je comprends facilement votre amour du cinéma, de la lecture et de la rêverie. Vous m'envoyez de vivre constamment au milieu de la nature. Moi, j'aime les paysages lorrains et mes Vosges si reposantes. Faites paraître votre photo dans le courrier. De quelle localité ou région êtes-vous ? J'attends avec impatience votre réponse. »

Réponse. — Vous êtes très sympathique, ami Trois croissants. (Vieux, vous devriez correspondre avec notre ami Café-Crème, ça ferait un petit déjeuner complet !) Votre écriture confirme vos goûts : vous êtes rêveur, sentimental, romantique, amoureux de la propriété morale et physique. D'un caractère peu nonchalant et fataliste, vous êtes néanmoins pas sans volonté. La simplicité est votre qualité dominante. Je ne crois pas que Zarah Leander ait fait de l'espionnage et tourne en U. R. S. S., ou, alors, ce serait tout récent. Tout ce que je puis dire, c'est que, l'année dernière encore, l'ancienne star n° 1 du cinéma hétérocin, qui depuis la défaite allemande avait vu ses succès s'effondrer, a été réhabilitée à des cours tournés théâtraux à travers l'Allemagne. A bientôt votre prochaine lettre, cher ami de Lunévillie, et recevez mon cordial souvenir.

ROLAND LE FLEGMATIQUE, BABY PAT, ANGELINA, KISSING BANDIT, LES DEUX INSEPARABLES, DEESSE BRUNE, VALDUREZ ET LEILA, SOLES D'AFRIQUE, BAUTU-CA-DA, L'ESCLAVE DE LA NUIT, ESCALIVE INDOMPTÉE, ROSE DES MERS, DOROTHY, BAMBY TIMY, PETITE FOLLE, PETITE CANADIENNE, VEULEZ-VOUS QUE LE VOS AIME ! UN AN ALCAZAR, MENS SANA IN CORPore SANO, HAGEE ANDRÉ, TESSA, PETITE MINOUCH, PETITE VENDÉENNE, PETITE MARIANISTE D'ALGER, MOONIE, SAINT HURDON, G. REPART, HOP-LA, LE CID, THE THIRD MAN IS MY PALMIER ET CHAMEAU, CAROLINE CHÉRIE, MADEMOISELLE ET SÉVERINE, ESPÉRANCE TOUJOURS, PRÉPARATRICE EN PHARMACIE.

Réponse. — Toutes vos lettres sont intéressantes, mais, hélas ! où trouver la place pour vous répondre ? Je vais revoir ces lettres, car en relisant les pseudos j'en ai remarqué certains auxquelles je tiens à répondre (de toute façon à celles qui contiennent des photos). Donc, sans engagement de ma part, à bientôt, tous et toutes ! Ne me tenez pas rigueur, si vous le voulez, mais je m'entretiens avec vous pour tout ! Mon souvenir affectueux, mes chers amis.

Le C. A.

La semaine prochaine vous pourrez lire dans le n° 263 du

FILM COMPLET JACK LE NOIR



avec Patricia ROC et George SANDERS ainsi que la célèbre rubrique Côté Cœur, Côté Jardin

EN VENTE PARTOUT 16 pages : 15 francs

HOROSCOPE Prédications stupéfiantes. Réussite en affaires et en amour. ÉCRIREZ. Votre vie sera TRANSFORMÉE. Envoyez date naissance, enveloppe timbrée et 50 fr. pour frais à NOVARRO (Serv. H.), boîte postale 18, COLOMBES (Seine).

TOUS LES JEUDIS Mode du Jour ♦ 20 PAGES ♦ 15 FRANCS ♦

295 BAQUE LINDA RUBIO JAPANNES OU BRILLANTES TRÈS HAUTE JOAILLERIE CHEVALIERE GRAND TITRE 450' COULEURS 30' - TOUS LES BIJOUX SPLENDOR PARIS (17^e)

Dans 5 MOIS vous gagnerez de 22 à 35.000 fr.

comme COMPTABLE ou SECRÉTAIRE de DIRECTION. En route-pour la réussite ! Demandez dès aujourd'hui, sans engagement pour vous, à l'ÉCOLE PRATIQUE de COMMERCE PAR CORRESPONDANCE à Louis-Severin (Jura) le Guide illustré gratuit n° 713 contenant tous renseignements sur sa nouvelle méthode de formation professionnelle accélérée. Toutes les semaines, liste renouvelée de situations offertes : Paris, Province, Colonies, jointe à chaque Guide. Membres et brillants succès aux Examens Officiels.

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P., 1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74-54).

Gabriel CATTAND
dans *Pigalle-Saint-Germain des Prés.*
(Corona)

